



Prêtres du Concile - Relecture de témoignages

Christian Delarbre

► To cite this version:

| Christian Delarbre. Prêtres du Concile - Relecture de témoignages. Espérer quand même, 2017. <hal-02525202>

HAL Id: hal-02525202

<https://hal.science/hal-02525202v1>

Submitted on 30 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Prêtres du Concile - Relecture de témoignages

Postface dans Pierre Arnal (dir.), *Espérer quand même. De Vatican II au pape François, mémoires de prêtres et de laïcs*, Paris, Bayard Service Editions, 2017.

Je suis né en 1964, je suis un enfant du Concile! Autant dire que, pour moi, l'Eglise catholique d'après Vatican II est «l'Eglise de toujours». Je suis trop jeune pour avoir connu la messe en latin, et trop vieux pour lui en trouver aujourd'hui des vertus... moi qui ai découvert la Présence Réelle du Christ dans l'Eucharistie lors de ces messes de jeunes des années 70, assis par terre sur un tapis, autour du prêtre et d'une table basse, avec une assiette et un bol en grès, une hostie en pain azyme, accompagné par les chants de Gianadda à la guitare, dans une des salles de la Tour d'Armagnac à Auch qui accueillait alors les aumôneries...

L'enfant du Concile.

Je suis un enfant du Concile, au sens où ce sont des prêtres marqués par le renouveau conciliaire qui m'ont transmis la foi et la brûlure de l'Evangile et le désir de servir le Christ et l'Eglise et l'humanité. C'est donc aussi comme un «tribut» que je dois à ces prêtres, religieuses, fidèles laïcs éducateurs qui ont accompagné mes premiers pas dans la foi, que je veux écrire ces lignes, pour témoigner, auprès des témoins premiers de cette époque, de ce qu'un enfant et un jeune a pu recevoir dans les années qui suivirent le Concile, de la part de ceux qui venait de le vivre.

Si ces lignes pouvait atténuer un peu l'amertume qui s'exprime parfois dans les récits d'expérience que nous avons lu, j'en serai heureux. Si ces lignes pouvait aussi permettre à ceux qui ont vécu le concile de porter un regard bienveillant sur les générations de jeunes, spécialement de jeunes prêtres, qui s'efforcent à leur tour, et avec leur propre histoire, bien différente de la leur, de vivre du Christ et d'en transmettre la Parole, je m'en réjouirai... Dans l'entre-deux des générations où je me trouve, en quelque sorte, puis-je avoir parole apaisante et faire médiation?

Le deuil de la part intransmissible de l'événement conciliaire.

Le premier point à relever est ce que l'on peut appeler l'«événement conciliaire», une expérience unique, et cela à prendre au sens théologique et spirituel du terme, c'est-à-dire un événement de l'Esprit Saint qui ne pouvait laisser indifférent, qui a bouleversé et

chamboulé bien des choses, et d'abord les acteurs¹. Les témoins qui nous transmettent dans ces pages leur récit n'ont pas participé à la phase romaine de cet événement, mais à vrai dire, la phase romaine n'en était qu'une part: l'Eglise entière s'est mise en Concile. Evêques, théologiens, prêtres, fidèles, dans les paroisses, les mouvements, discutèrent durant les années conciliaires et post-conciliaires, échangèrent, se disputèrent parfois, et même souvent, violemment. Le concile est donc un événement de l'Esprit, et, un peu comme pour l'expérience pascalle des premiers disciples, il y a dans cet événement une part transmissible, ce que nous appelons la «réception du Concile», mais aussi une part «intransmissible».

C'est la bénédiction et la souffrance du témoin de ne pouvoir transmettre qu'imparfaitement le témoignage d'un événement fondateur. J'aimerais que nous, les générations post-conciliaires, prenions en compte cet aspect: ils ont vécu quelque chose que nous ne pouvons vivre, quelque chose qui les a profondément marqués et que nous ne pouvons qu'imparfaitement comprendre, parce que nous ne sommes pas ce qu'ils étaient, et nous n'avons pas vécu ce qu'ils ont vécu, dans un monde qui n'est plus notre monde². Une «grande espérance». Un souffle nouveau pour une Eglise «qui ne respirait pas»³. Et pour la consolation des témoins de cette époque, j'aimerais leur rappeler : nous ne pouvons pas vous ressembler, puisque nous ne sommes pas ce que vous étiez. Dans l'expérience brut, dans la vérité du témoignage, il y a l'expression d'une réalité qui se dit et tente de se partager, mais imparfaitement.

Toutefois, si dans l'événement fondateur du Concile, il y a de l'intransmissible, il y a aussi, et c'est finalement le plus important, ce qui, de l'événement en un temps et en un lieu donné, est universel, pour tous temps et tous lieux, ce qui demande à être reçu, recueilli, vécu. Il s'agit pour les témoins qui se sont exprimés, de faire le deuil de «l'intransmissible» de l'événement. Toute leur vie de prêtre, et davantage à mesure que passaient les années et que les témoins du temps dont ils sont se faisaient moins nombreux que les nouvelles générations vierges de cet événement fondateur, il leur a fallu faire le deuil de la part intransmissible de l'événement pour la distinguer de l'actualité du Concile, le Concile aujourd'hui qui appartient tout autant à nous qui les suivons qu'aux témoins de l'époque.

¹ «Même si le Concile ne devait aboutir à aucun texte précis, un résultat d'une incalculable portée est dès maintenant obtenu. Quelque chose d'irréversible s'est produit et affirmé dans l'Eglise» écrit le P. Yves Congar le 18 décembre 1962 dans *Le Concile au jour le jour*, Paris: Éditions du Cerf, 1963, p.100.

² Cf. Pour le contexte conciliaire lire plus haut René Souriac, *L'Eglise et Vatican II, le monde et la crise de Mai 68*, p.31-68.

³ Mario Chioetto, *Témoignage du Père Mario Chioetto*, p.148.

Recevoir la part transmissible, l'enjeu reste entier : ce sont d'abord des textes, bien entendu, mais aussi une tradition d'interprétation qui s'est mise en place depuis cinquante ans parmi les théologiens, les pasteurs, et bien entendu le Magistère, à laquelle il faut ajouter la part plus mystérieuse du phénomène de réception, la réception vécue par l'Eglise elle-même, «infiltration des décisions conciliaires dans le corps de l'Eglise»⁴. Une transmission à laquelle Michel Dagrass s'est attaché durant toutes ses années de ministère et d'enseignement et qui nous en donne encore en ces pages une rapide et vive expression⁵.

Le conflit des interprétations.

Ce qui est transmis du Concile, depuis le temps des témoins jusqu'au nôtre c'est aussi un «conflit des interprétations». Les récits que nous avons lu expriment amplement combien le temps du Concile et le temps qui l'a immédiatement suivi furent des temps conflictuels, spécialement en France, où nous sommes allés jusqu'au schisme. L'événement conciliaire lui-même fut tout sauf un lit de rose. Les cinq passionnants volumes d'*Histoire du Concile*⁶, sous la direction de G Alberigo, nous font vivre à quel point l'expérience conciliaire fut aussi une expérience du conflit. Et pourquoi pas? Après une Eglise qui ne pouvait parler que d'une seule voix, celle du Pape ou du Saint-Office, l'expérience conciliaire a été aussi l'expérience d'une libération de la parole.

Il faut accepter le conflit des interprétations, il faut accepter ce que dans les témoignages que nous avons lu il y a d'outrance, de réflexions à l'emporte-pièce, de «coups de gueule» et il faut que les auteurs acceptent en retour qu'une nouvelle génération de prêtre et de fidèles leur réponde parfois sur le même ton... sinon, autant jeter aux orties une part essentielle, principale de l'expérience conciliaire: sa synodalité, dont le Pape François a justement voulu renouveler l'expérience en disant aux pères du synode de la Famille: «Il faut dire tout ce que l'on sent avec parrhésie [liberté de parole et extrême franchise] (...) Et dans le même temps il faut écouter avec humilité et accueillir cœur ouvert ce que disent les frères. C'est avec ces deux attitudes que s'exerce la synodalité.»⁷

L'expérience conciliaire est une expérience du conflit, mais du conflit dépassé par la discussion et, oui, la négociation. Le compromis. Jusqu'à ce qu'une vaste majorité vote le

⁴ A ce propos, cf. Gilles Routhier, *La réception du Concile*, Paris: Éditions du Cerf (coll. Cogitatio fidei n. 174), 1993. p.91 et sv.

⁵ Cf. *Une visite guidée du Concile Vatican II*, p.69-83.

⁶ G. Alberigo (dir.) *Histoire du Concile*, Paris: Cerf/Peeters, cinq volumes parus entre 1997 et 2005.

⁷ *Salut du Pape François aux pères synodaux au cours de la Ier congrégation générale de la IIIème assemblée générale du synode des évêques*, le lundi 6 octobre 2014 (site <http://w2.vatican.va>)

texte, qui peut être alors reçu comme une expression légitime de l'Eglise réunit dans l'Esprit. Et malheur alors aux quelques-uns qui rejettent ce que le grand nombre a décidé dans la foi et l'expérience ecclésiale du synode... Il y en eut des deux bords: les «résistances arc-boutées» et les «chevaux échappés» évoqués par Michel Dagrass⁸.

L'expérience synodale.

Pour moi, c'est cette expérience synodale qu'il convient de faire revivre en notre temps, alors même que, comme en témoigne à leur façon rugueuse nos récits, le conflit des interprétations n'est pas achevé. L'expérience synodale fut souvent prolongée ou renouvelée dans nos diocèses par des synodes diocésains, assez nombreux après le Concile, et de retour aujourd'hui après une certaine éclipse⁹. Nos récits évoquent ainsi le synode de Toulouse. On y retrouve quelque chose qui ne relève pas seulement d'un fonctionnement ou d'une utilité immédiate, mais d'une expérience de communion, parfois difficile, d'une expérience ecclésiale en somme, d'une véritable «marche ensemble» comme le dit Marcel Baurier, qui en fut un acteur important¹⁰, une «mise en route» dit Mario Chioetto, un autre important intervenant du synode toulousain. C'est l'Eglise qui se rencontrent, l'Eglise de tous les «fidèles» (qui justement le sont plus ou moins) qui donne de la voix et à laquelle on donne la parole.

Ce grand synode diocésain de Toulouse s'est clairement efforcé de faire vivre quelque chose de cette expérience si particulière du Concile: l'Eglise comme événement de l'Esprit Saint. Si d'aucuns critiquent ensuite le fait que certains synodes ont peu de conséquences, je ne crois pas qu'il faille le reprocher aux milliers de fidèles qui s'y sont exprimés, mais aux difficultés de l'institution de persévérer dans la durée: comme un concile, le synode est un événement *puis* un processus de réception. Sans doute faudrait-il porter attention au et s'interroger sur le processus de réception des synodes diocésains.

Question de tradition...

L'intransmissible de l'expérience que l'on a évoqué plus haut participe aussi du fait que le Concile, évidemment, s'inscrivait aussi dans son propre temps et dans une tradition. Les témoins ont d'ailleurs bien conscience qu'il avait été précédé et préparé par bien des événements ecclésiaux et mondiaux. Ils expriment par eux-mêmes qu'il n'y a pas non plus une «Eglise avant le Concile» abominable et une «Eglise après le Concile» nouvelle et

⁸ Michel Dagrass, *Visite guidée du concile Vatican II*, p.70.

⁹ Synode provincial de Lille en 2015, de Valence en 2015. Synodes en cours à Saint-Brieuc, Rodez, Autun...

¹⁰ Marcel Baurier, *Des frères et sœurs qui font vivre*, p.121-124.

immaculée... En témoigne le récit que Pierre Arnal fait de sa formation au Séminaire Universitaire, sérieuse intellectuellement, «ouverte sur le monde», donnant des «outils de compréhension»¹¹. Ou celui que fait Marcel Baurier de ses études et du dynamisme pastorale de l'Eglise de France dans les années 50¹². Ou encore Michel Dagrass, d'une famille «traditionnellement chrétienne», recevant une formation théologique solide, un «enseignement ouvert et de qualité»¹³, et Mario Chioetto parlant d'une «enfance religieuse traditionnelle» et du grand Séminaire Pie XI comme d'une «bonne maison»¹⁴. Leur famille, leur histoire personnelle de jeunes puis de prêtres est ainsi ancrée dans une tradition: ces témoins viennent d'un temps où la foi leur a été transmise¹⁵.

Or, on parle là d'un temps, d'une société et d'une civilisation qui ne sont plus. En outre, ces hommes et leur génération pouvaient sans mal éprouver que leur vie était plus facile, plus ouverte sur le monde aussi, moins traversée d'épreuve que celle de leurs parents et même d'une longue succession de générations antérieures. Bien évidemment, nulle nostalgie de 1939-40, des bombardements, de l'Algérie de 54! Nulle nostalgie des «années noires» et des «pénuries»¹⁶! Nulle nostalgie du passé... Au contraire, le Concile est un concile d'espérance, qui répond à un grand désir «de respirer, d'autre dans le monde et ne plus rester replier comme dans un refuge avec nos rites, nos costumes, nos habitudes»¹⁷. Une génération bénie à bien des égards puisqu'ils ont à la fois bénéficié d'une tradition solide et d'aucune nostalgie du passé mais d'un confiant élan dans l'avenir! Un temps et une société qui ne sont plus vous disais-je...

Nos anciens rencontrent donc des jeunes confrères et des nouvelles générations de fidèles dont le parcours de foi a été bien tumultueux en comparaison! Marcel à la fin de son récit s'interroge sur cette attirance pour le passé¹⁸: mais pour ces jeunes sans racine ni sans histoire, la messe en latin n'est pas le passé... en tout cas, ce n'est pas leur passé, c'est une «idée» du passé peut-être, c'est une reconstruction, une idéalisation. Une reconstruction, une idéalisation pour une génération qui a grandi en étant assurée, pour la première fois depuis bien des décennies, d'avoir une vie plus difficile et moins protégée que celle de leurs parents. L'avenir paraît plus redoutable que le passé. Et ce que je dis là de la vie sociale dans sa généralité est vrai d'une manière toute particulière de la vie en Eglise! Qui peut dire à un

¹¹ Pierre Arnal, *Un itinéraire parmi d'autres*, p.90

¹² Marcel Baurier, *Des frères et soeurs qui font vivre*, p.115

¹³ Michel Dagrass, *Le bonheur de l'espérance*, p.134

¹⁴ Mario Chioetto, *La joie de servir et d'accompagner*, p.145

¹⁵ Marcel Baurier, *Des frères et soeurs qui font vivre*, p.112-113

¹⁶ Michel Dagrass, *Le bonheur de l'espérance*, p.133

¹⁷ Mario Chioetto, *La joie de servir et d'accompagner*, p.145

¹⁸ Marcel Baurier, *Des frères et soeurs qui font vivre*, p.131

jeune prêtre ou un séminariste ce que sera sa vie et son ministère dans 10 ou 15 ans? Ce n'est pas en vain si, dans *Evangelii gaudium*, le pape François diagnostique la périlleuse acide comme premier frein à l'espérance et au dynamisme missionnaire joyeux

Donc, une rupture de transmission dans la société¹⁹ a touché tout autant l'Eglise elle-même, et le décalage ressenti et vécu entre nos témoins et les nouvelles générations relève souvent, à mon avis, de ce phénomène plus général. Enfin, force est de constater que les projet de «renouveau ecclésial et pastoral»²⁰ n'ont pas donné, aux yeux des jeunes générations, les résultats sans doute escomptés dans les décennies de l'après-concile. Les Trente-Glorieuses sont derrière nous, et ni au plan social, ni au plan ecclésial nous n'en avons fait le deuil pour reconstruire enfin une nouvelle espérance.

Action catholique et mission des fidèles laïcs

Aujourd'hui, on affirme que le Concile a «donné la place aux laïcs», entendez que les fidèles laïcs, par défaut de prêtres, finissent par être accaparés par les tâches ecclésiastiques. Cruel contre-sens. comme Pierre Arnal le rappelle, une grande force de l'Eglise immédiatement pré-conciliaire était l'engagement des fidèles laïcs dans les mouvements d'Action Catholique, d'ailleurs nés en France avant de se répandre à travers l'Europe et le monde²¹, et non dans les sacristies, les équipes liturgiques, ou la conduite des funérailles... C'est pour eux, et en référence à leur action que sont écrits le chapitre 4 de *Lumen gentium* sur les fidèles laïcs et leur caractère propre de témoins du Christ dans les réalités du siècle. C'est pour eux que *Apostolicam actuositatem* est écrit, pour inscrire théologiquement que le fidèle du Christ, de par son baptême, est un apôtre du Seigneur dans le monde. Et c'est au nom de cette théologie du laïcat que le pape François écrivit récemment une philippique contre nos tentations de «clériciser» les fidèles laïcs²².

Entendons nous bien, l'implication de fidèles laïcs comme «ministres de l'Eglise», leur coresponsabilité dans l'Eglise et leur implication dans la vie des communautés chrétiennes sont une belle chose et sans doute un des grands fruits de Vatican II, qui, avec le renouvellement de la théologie de l'épiscopat et de ses collaborateurs dans le ministère

¹⁹ Pierre Arnal, *Un itinéraire parmi d'autres*, p.108

²⁰ Michel Dagrass, *Le bonheur de l'espérance*, p.138

²¹ Mario Chioetto, *La joie de servir et d'accompagner*, p.152

²² Pape François, *Les laïcs messagers de l'Evangile. Lettre apostolique au cardinal Marc Ouellet*, Paris: Salvator, 2016.

apostolique, a donné naissance à la «pluriministèrialité»²³. Comme l'écrit Mario Chioetto, «on fait du bon travail»²⁴ quand cette expérience de collaboration des prêtres, des laïcs et j'ajouterais des diacres (dont il est peu question dans les témoignage) est vécue positivement. Ce n'est pourtant pas l'essentiel de la théologie conciliaire concernant les laïcs. Il me semble que nous avons beaucoup perdu de l'engagement des laïcs dans le monde depuis cette grande époque des mouvements d'Action catholique qui portaient «une nouvelle façon de vivre sa foi en s'investissant dans son milieu de vie»²⁵. Les mouvements d'Action catholique sont toujours présents et vivants dans notre Eglise, néanmoins avec une visibilité et une reconnaissance ecclésiale moins évidentes qu'en ces temps conciliaires. Une évolution profonde s'est opérée là aussi, fin de la militance? évolution vers les dynamiques de «projets»? vers les «réseaux»? Et surtout, tout autant Eglise que l'Eglise, victime eux aussi de la crise des institutions et de l'action collective...

Les témoignages reflètent donc l'évolution de la place des fidèles laïcs dans l'Eglise. Plusieurs témoins ont vécu une part importante de leur ministère, et une part particulièrement riche et enthousiasmante. Le P Mario Chioetto est, entre autres, un de ces témoins privilégiés, avec ses responsabilités au Conseil pontifical pour les laïcs à Rome, et un observateur avisé de ce «grand tournant», comme il le dit. Pourtant, à travers ses propos et ceux de ses confrères, nous observons le passage d'un laïcat très actif et présent dans des mouvements vers un engagement plus paroissial²⁶ ou institutionnel, la mise en place des formations *ad hoc*, puis l'apparition des «délégués diocésains», des «laïcs en mission ecclésiale»²⁷. C'est une évolution importante de l'Eglise, spécialement en France, où l'on compte aujourd'hui quelque chose comme 9000 laïcs ayant reçu lettre de mission!

En même temps, cela signe une autre évolution, plus redoutable et moins positive: prêtres comme laïcs se recentrent sur des tâches ecclésiastiques. Peu étonnant alors qu'un militant comme M Bruna d'Augsbourg se retrouve comme contraint par ce qui lui apparaît comme des «structures d'asservissement». L'envoi aux périphéries du Pape François résonne alors avec une grande actualité dans une Eglise qui a perdu ces dernières décennies tant de «surfaces de contact» naturelles avec ces périphéries: les mouvements d'Action catholique,

²³ Evêques, et ses différents ordre de collaborateurs prêtres, diacres, fidèles laïcs. Cf à ce propos Luc Forestier, *Les ministères aujourd'hui*, Paris: Salvator, 2017.

²⁴ Mario Chioetto, *La joie de servir et d'accompagner*, p.156

²⁵ Mario Chioetto, *Ibidem*, p.152

²⁶ «A l'époque du Concile Vatican II, les laïcs s'investissaient surtout dans les mouvements. Ce n'est que par la suite qu'ils se sont davantage investis dans les paroisses» Mario Chioetto, *La joie de servir et d'accompagner*, p.152

²⁷ Marcel Baurier, *Des frères et soeurs qui font vivre*, p.123, et Mario Chioetto, *La joie de servir et d'accompagner*, p.156

donc, ou encore une réalité spécifique comme les Aumôneries d'Enseignement Public, présence de l'Eglise dans les établissements publics, sous l'égide de la loi républicaine²⁸.

Cette perte de «surface de contact» touche de façon privilégiée, si j'ose dire, un clergé peu nombreux et dont le ministère est purement paroissial. Nos anciens ont traversé la guerre, été aumôniers de mouvements, ils ont partagé le quotidien des travailleurs, été enseignants, curés, délégués nationaux et ainsi de suite, et pas en même temps ! L'hommage rendu à Mario Chioetto par le «militant», M Bruno d'Ausbourg, souligne bien l'importance de cette «surface de contact» avec les hommes et femmes de notre temps, à travers prêtres et disciples de Jésus: «Je voudrais que l'Eglise s'occupe moins d'elle-même pour aller davantage dans ce monde parce que c'est là que Dieu vient.»²⁹

Le cléricalisme n'est donc pas mort, il reste vivace malgré le manque de prêtre, ou à cause de lui. Le clergé manque souvent de lieux de confrontation et de rencontre autres que la seule paroisse... et la tentation est grande de s'y vivre en «patron», avec sa «vision», ses «coaches», sans souci ni de la communion diocésaine, ni des droits des communautés chrétiennes³⁰, ni de cette simple et pure écoute qui aide chacun à reconnaître le passage du Seigneur dans son quotidien, ses fragilités.

Les fidèles laïcs eux-mêmes sont tentés, et surtout conduits par les «besoins pastoraux», à s'investir dans le cadre paroissial, non sans risque de reconstituer une autre forme de cléricature sans ordination. L'appel du Pape François à aller aux périphéries et son adresse vigoureuse pour que l'Eglise s'occupe moins d'elle-même et plus de l'Evangile sont des stimulations précieuses, et vraiment importante. Il y a un réel manque de foi et d'espérance à se préoccuper davantage des «besoins de l'Eglise» que des «besoins du monde». Alphone Borras, dans un ouvrage récent, souligne que l'Eglise a toujours été en situation de «manque», parce que la moisson de l'amour de Dieu est *toujours* surabondante par rapport aux ouvriers à l'œuvre³¹ alors «est-ce du manque de prêtres qu'il faut se préoccuper? N'est-ce pas tout autant de la communication de l'Evangile dont il faut s'inquiéter?»³²

L'Eglise est, qu'elle le veuille ou non, dans le monde.

²⁸ Marcel Baurier, *Des frères et soeurs qui font vivre*, p.129

²⁹ Bruno, *Des années de compagnonnage*, p.168. Cf aussi *Action de grâce* de Mgr Mario Chioetto, «Ne nous enfermons pas dans les problèmes internes à l'Eglise aussi aigus soient-ils; avec lucidité mais bienveillance, restons en éveil sur les attentes de ce monde car c'est là que le Seigneur vient.»

³⁰ Je renvoie ici aux flèches acérées de Pierre Arnal, *Le Concile à l'épreuve du terrain*, p.209.

³¹ Alphone Borras, *Quand les prêtres viennent à manquer*, Paris: Médiaspaul Éditions, 2017, p.200.

³² Alphone Borras, *op. cit.* p.195.

Michel Dagrass, officier parachutiste, témoins d'exactions ou de tortures, comme aussi Pierre Arnal, trente mois d'armée, dans le Sahara... Ils ont vécu une «sensibilisation au monde des hommes» sensibilisation quelque peu brutale et visiblement sans sensiblerie ni idéalisme, au contraire... Une expérience humaine forte et éprouvante qui ne pouvait que relativiser la stabilité de l'expérience ecclésiale. Comme pour Congar prisonniers durant la seconde guerre mondiale, l'expérience difficile de l'Algérie fut pour de nombreux prêtres de ce temps une expérience fondatrice qui les rendit particulièrement sensible à la tentative d'aggiornamento du pape Jean XXIII. Une façon sans doute de combler le fossé qu'ils éprouvaient en eux-mêmes³³ entre le désir «d'éternité» de l'Eglise, se rêvant immuable, et le monde tel qu'il était, le monde de l'après-guerre, et des conflits post-coloniaux, le monde de la guerre froide et de la menace de la Bombe, puis le monde des Trente Glorieuses...

Pierre Arnal comme Michel Dagrass, dans leurs témoignages mettent bien en évidence que les évolutions de l'Eglise de France dans les années 60 et 70 doivent autant, peut-être plus, au contexte spécialement français, en particulier du bouleversement de Mai 68, qu'au Concile lui-même, ce qui peut expliquer les assez vastes différences que l'on trouve entre les Eglises nationales (en Italie ou en Allemagne, celle à l'Est du rideau de fer, les Eglises catholiques latino-américaine, ou nord-américaine)³⁴. La remise en cause en particulier des «institutions» a touché profondément le fait même d'être Eglise³⁵ et toutes les formes collectives de croire et d'agir. Il est probable que, là encore plus que le Concile, ce soit des aspects propres à la situation sociale et politique française qui expliquent qu'ils deviennent les «témoins interloqués du mouvement inverse»³⁶. Je me demande si leur génération de prêtre n'est pas passé «de l'Eglise au monde» (parfois en rompant avec l'Eglise), tandis que les jeunes confrères qu'ils jugent souvent si sévèrement n'ont pas dû, quant à eux, passer «du monde à l'Eglise»... Mouvement inverse en effet!

Les bouleversements qu'ont traversé notre génération de témoins ne doivent en effet pas nous laisser oublier que ceux qui nous parlent sont ceux qui «ont tenu le choc», comme le dit entre les lignes Pierre Arnal en parlant avec regret de ceux qui confondirent «tragiquement la fin et les moyens» et «quittèrent la communauté chrétienne, parfois

³³ «La réacclimatation fut terrible et je passais plusieurs mois à me demander si je n'allais pas renoncer: tout me paraissait petit et mesquin», Pierre Arnal, *Un itinéraire parmi d'autres*, p.92.

³⁴ Voir de nouveau, sur toute la question du contexte du Concile Vatican II, René Souriac, *L'Eglise et Vatican II, le monde et la crise de Mai 68*, p.31-67.

³⁵ Nous arrivons peut être au bout de ce processus, où la remise en cause des institutions «structures d'asservissement», après avoir sapé Eglises, mouvements, puis syndicat et militance, et partis politiques, bref, l'ensemble des corps intermédiaires et des formes collectives d'action, nous laisse tout nus devant les populismes...

³⁶ Pierre Arnal, *Un itinéraire parmi d'autres*, p.102

bruyamment»³⁷, ou les victimes, comme écrit Michel Dagrass d'un «phénomène psychosociologique de libertés personnelles qui ne savaient pas se réguler»³⁸. Ce fut une épreuve dont le clergé diocésain ne s'est jamais totalement remis ajoute avec lucidité ce dernier. Mario Chioetto évoque la dure épreuve de voir des camarades généreux «abandonner» le chantier. Ces départs furent réellement un traumatisme, et pour les prêtres et pour les évêques en «grand désarroi»³⁹. Après de l'évêque de Toulouse et ayant vécu avec lui cette douloureuse expérience, Mario donne une place importante à cette difficile confrontation entre l'Eglise sortant tout juste du Concile et les événements de Mai 68. Comme il l'écrit encore: «De toute évidence, le Concile avait déjà fait bouger les choses. Avec Mai 68, cela a encore bougé davantage. Certains ont tenu, d'autres ont perdu la boussole»⁴⁰.

Avec le recul, et à la lecture de ces témoignages, il me semble qu'une part de la dynamique conciliaire a sans aucun doute été abîmée et distordue par ces événements contemporains, et sa perception durablement obscurcie pour au moins une part des fidèles et du clergé en France. Le Concile a-t'il préparé l'Eglise à négocier, non sans mal, le choc de modernité et de sécularisation dont les dégâts sur l'Eglise «figée», «léthargique», «coincée dans ses habitudes et traditions» du temps de Pie XII auraient pu être incomparativement plus destructeurs, ou au contraire, elle-même étant en plein passage délicat de réforme, fut-elle désorientée et déstabilisée par les vents violents qui soufflaient dans la société? En tentant de répondre, sans doute en vain, à cette question, le conflit des interprétations se poursuit ainsi de nos jours. Quoi qu'il en soit, les conséquences des évolutions sociétales sur la sécularisation, la transmission, la vie collective, les institutions, dont les prémices se font sentir bien avant le Concile⁴¹ et ne sont pas pour rien dans la décision de sa convocation, ne sont pas à confondre avec les suites et conséquences propres au profond mouvement de réforme initié par le Concile Vatican II⁴².

³⁷ Pierre Arnal, *Un itinéraire parmi d'autres*, p.108

³⁸ Michel Dagrass, *Le bonheur de l'espérance*, p.136

³⁹ Mario Chioetto, *La joie de servir et d'accompagner*, p.146

⁴⁰ Mario Chioetto, *Ibidem*, p.146.

⁴¹ «L'Eglise n'avait plus d'élan depuis un moment et les églises avaient commencé à se vider bien avant le Concile» témoigne Mario Chioetto, *La joie de servir et d'accompagner*, p.149.

⁴² Je fais mien le diagnostic de Yves Congar: «Que la crise présente soit le fruit de Vatican II, je ne le crois pas. D'une part, bien des réalités préoccupantes d'aujourd'hui s'annonçaient déjà dans les années 50, parfois dans les années 30. Le Concile ne les a pas suscitées. D'autre part, la crise dépend de façon assez décisive de causes qui ont dévié leur force après le Concile et que celui-ci a plus prévenues et conjurées que suscitées. Vatican II a été suivi par une mutation socio-culturelle dont l'ampleur, la radicalité, la rapidité, le caractère cosmique n'ont d'équivalent à aucune autre époque de l'histoire» p. 69 dans Yves Congar, *Le Concile de Vatican II. Son Eglise peuple de Dieu et Corps du Christ*, Paris: Beauchesne, 1984.

Vocations.

Pour conclure cette relecture des témoignages de nos anciens, j'ai la conviction forte que la vocation de prêtre se transmet aussi par le récit, et pas spécialement par les récit ou l'exemple des «jeunes prêtres»... Après tout, aussi attirant soient-ils, leur témoignage n'a pas encore la force qu'acquiert celui d'un homme âgé, qui a été fidèle au Christ, à l'Eglise et à son ministère au travers de toutes sortes de péripéties. Que peut-il y avoir de plus grande force que le témoignage d'un homme au seuil de retourner vers le Père, qui nous partage «l'action de grâces pour une vie d'une incroyable abondance», et s'étonne et s'émerveille «de tout ce qui lui avait été donné de vivre»⁴³? Les témoignages montrent cette richesse, cette diversité, cette beauté du ministère sacerdotal compris comme une véritable aventure humaine, une aventure de la foi au cœur du monde, un *apostolat*.

Qu'est-ce qui les a gardés fidèles? Qu'est-ce qui fut la nourriture de leur foi sinon l'expérience de la présence du Christ dans leur vie? Marcel écrit: «il y a une constante qui m'a fait et me fait toujours vivre: ce sont les gens à qui je suis envoyés comme prêtre pour annoncer Jésus-Christ et les aider pour que, si possible, ils vivent de lui et par lui.»

⁴³ Anne Reboux, *Introduction au témoignage du père Mario Chioetto*, p.143